

Angers, berceau du fondateur d'ATD Quart monde

Le dossier du lundi. Demain marquera les 30 ans de la Journée mondiale du refus de la misère. L'occasion de revenir sur la jeunesse angevine de son fondateur, le père Joseph Wresinski.

Entretien



Jean-Luc Marais, docteur en histoire, spécialiste de l'histoire contemporaine angevine.

Vous vous êtes penché sur la jeunesse angevine de Joseph Wresinski. De sa naissance à son départ, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Mais les chemins pour arriver en Anjou sont longs...

Tout d'abord, il faut retracer le parcours mouvementé de sa famille. Le père est né en 1879 près de Poznan, en Pologne. Et c'est en Espagne que Wladislaw va se marier, à Madrid. C'est aussi là que naît en 1912, Louis, le grand frère de Joseph. Deux ans plus tard, à la veille de la Première Guerre mondiale, les Wresinski arrivent à Paris. Suite au conflit, et vite considérés comme sujets allemands, ils sont dirigés et internés au château de Saumur. De là, tous les hommes sont envoyés au fort de Crozon, dans le Finistère.

La famille est donc séparée ?

Ce n'est qu'en janvier 1915 que le père rejoint les siens qui sont, entre-temps, arrivés à Angers, dans les murs de l'ancien séminaire de Mongazon. Et ça continue, puisque tous ces réfugiés se retrouvent ensuite dans les bâtiments de l'actuel

lycée Joachim-du-Bellay, qui sert alors de centre de détention.

Quelles sont les conditions de vie sur place ?

Trois vieux militaires gardent l'entrée. Mais, malgré les circonstances difficiles, l'humidité, la promiscuité, ce n'est pas une prison, les gens peuvent sortir. Ceux qui ont les moyens se logent même en ville. Les femmes seules vont, elles, au Bon Pasteur. À Joachim, on compte 500 personnes à la fin de l'année 1914, et 200 personnes deux ans plus tard.

C'est là que va naître Joseph ?

Non. Contrairement à certains raccourcis, il est bien né le 12 février 1917, mais à la maternité de l'hôpital, non pas à Joachim. À l'époque, et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre, ce sont les mères de milieux très modestes qui vont accoucher à l'hôpital. C'est d'ailleurs là que Joseph est baptisé.

Après sa naissance, les Wresinski s'installent rue Saint-Jacques...

Au numéro 14, dans un quartier qui date du Moyen-Âge, proche de la Doutre et de la rue Saint-Nicolas, malfamée. Il y a des becs de gaz dans la rue, le tramway qui passe et de nombreux commerces. Mais la vie est rude. Il existe une lettre de la mère adressée au préfet en juillet 1918. Elle demande de l'aide et écrit : « Nous ne sommes pas habitués à mendier, mais nous cachons bien des misères. » Le document,



Né à Angers en 1917, le jeune Joseph passe sa jeunesse dans le faubourg Saint-Jacques. Plus tard, il deviendra durant dix ans curé dans des paroisses ouvrières et rurales dans l'Aisne. En 1956, son évêque lui propose de rejoindre un camp de sans-logis, à Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis).

archivé, est annoté « Sales boches ! » par quelqu'un de l'administration.

Le père va alors disparaître de la circulation ?

Disons qu'il vient, qu'il repart. Mais la situation est telle que la mère se retrouve seule avec les enfants, Louis, Joseph, Antoinette, née en 1920, et Martin, en 1922. À l'époque, même si elle intervient comme femme de ménage, ils ne touchent qu'une aide

de 50 francs par an, alors qu'un manoeuvre touche un salaire de 20 francs.

Des dames charitables les assistent pourtant...

Le principe de l'époque, c'est de ne pas aider avec de l'argent, mais en nature, avec des bons de layette, de pain, de charbon pour se chauffer, etc. L'idée dominante est d'accepter ce qu'on donne, d'être obligé

de rentrer dans le statut de pauvre. Beaucoup plus tard, le « père Joseph » prendra le contre-pied de tout ça, en vivant avec les familles du quart-monde pour leur redonner leur dignité.

Comment sont perçus les pauvres, les étrangers à Angers ?

Une chose est sûre : la stigmatisation sociale existe. Il y a peu d'étrangers,

quelques Polonais. Certains se font traiter de « polacks », mais il ne faut pas oublier que la Pologne est alliée de la France, ce qui amène quand même une forme de respect.

Les enfants vont à l'école Saint-Jacques et au patronage. Est-ce décisif dans les choix futurs de Joseph ?

Le patronage de Saint-Vincent-de-Paul s'occupe des enfants pauvres de la Doutre. Les frères et la sœur s'y rendent. En plus, Joseph sert la messe à 7 h du matin, chez les sœurs du Bon Pasteur. Mais, je n'ai pas connaissance d'une identification particulière au « bon curé », à celle du vicaire jeune et bienveillant, comme cela se déroulait dans les campagnes, à une époque où il y avait beaucoup de vocations.

Comment Joseph rejoint-il alors la voie qui sera la sienne ?

Les raisons déterminantes sont difficiles à cerner. Au départ, le certificat d'études en poche depuis 1930 grâce à la détermination de sa mère, le jeune Joseph entreprend de devenir ouvrier pâtissier-cuisinier. C'est en 1934 qu'il rentre au petit séminaire de Beaupréau, âgé de 17 ans. Et de là, il quittera le Maine-et-Loire. Ses deux frères resteront à Angers, menuisier et épicier, et sa sœur deviendra vendeuse.

Recueilli par Benoît ROBERT.

« Avec ATD Quart monde, on apprend énormément »

Dans leur petit local niché au 22, rue du Maine, les responsables d'ATD Quart monde peuvent observer, juste sous leur fenêtre, le campement improvisé des migrants déjà expulsés d'autres squats. « Il n'y a pas longtemps, une militante m'a dit : je comprends combien ça doit être dur pour eux. On a vécu des choses qui ne sont pas loin de ça. » Depuis les années 80, Paul Moracchini, 62 ans, s'active au sein d'ATD Quart monde. On y distingue deux catégories : les « militants », qui ont connu la misère, et les « alliés » qui, comme lui, ont eu la chance de passer au travers.

« Pourquoi je suis entré au mouvement ? C'est qu'il n'accuse pas les pauvres de tout, comme on entend trop souvent. » L'ancien infirmier est toujours aussi révolté, déterminé à poursuivre son activité au sein du groupe « vacances familiales » au-



De gauche à droite : Paul Moracchini, Mado et Cyril Seurat. « À ATD, on prône l'émancipation et la défense des droits des plus pauvres. »

quel il donne de son temps. « Notre démarche consiste à leur faire connaître leurs droits, à leur donner l'occasion de se cultiver, de voyager. »

Mado, elle, est une militante. « Quand on a connu comme eux

des coupures d'électricité pour factures impayées, on comprend mieux. » À 67 ans, elle s'investit depuis 1987 auprès de celles et ceux dont elle a partagé l'expérience. « J'y rencontre des gens vraiment bien, qui connaissent des problèmes

d'insalubrité, de tutelle ou autres. »

Tout proche, Cyril Seurat, président arrivé là en 2008, combat à son tour les a priori : « À ATD, on apprend énormément. À en finir avec les idées toutes faites, du style : les pauvres éduquent mal leurs enfants, profitent du système, etc. »

Dans les écoles, les associations, les centres de formation, beaucoup les sollicitent pour qu'ils témoignent de ce qu'est la misère. Avec la bibliothèque de rue, à Monplaisir, ATD Quart monde propose, tous les mercredis, des séances de lecture ou des livres aux enfants. « On les accompagne aussi à la bibliothèque municipale avec leurs parents. Une façon de mieux se connaître. »

Pour cela, l'association a besoin de bénévoles « car il y a beaucoup de demandes, en conseil juridique par exemple ».

B.R.

1957

La date de création du mouvement ATD, comme Aide à toute détresse. Il a pris naissance au camp des sans-logis de Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis).

Ce lundi et demain, ATD Quart monde se livre

À l'occasion du centenaire de la naissance de Joseph Wresinski, les Archives départementales, associées au mouvement ATD quart monde, proposent une exposition sur son fondateur angevin. Ce soir, pour l'inauguration, une trentaine de photos d'Eric Jabol viendront illustrer l'action d'ATD à Angers. Mardi, à partir de 14 h, place du Ralliement, six militants seront présents et témoigneront sur la « lutte des préjugés envers les plus pauvres ».

À 18 h, aux salons Curnonsky, une conférence sera donnée de Serge Paugam, directeur de recherches au CNRS, auteur de plusieurs livres



C'est au 14, rue Saint-Jacques, dans le quartier Doutre-Nazareth, que demeurait la famille Wresinski.

sur la pauvreté. Et à 20 h 15, place au ciné-débat sur ce thème, aux 400 Coups.